

Petit abécédaire

DES ACTEURS DU CINÉMA QUÉBÉCOIS

PIERRE BARRETTE (P.B.)
 MARCO DE BLOIS (M.D.)
 MARCEL JEAN (M.J.)
 RÉAL LA ROCHELLE (R.L.)
 YVES ROUSSEAU (Y.R.)
 ANDRÉ ROY (A.R.)



France Arbour

Elle pourrait incarner les héroïnes de García Marquez mais je ne suis pas sûr que le cinéma québécois, si frileux, soit prêt pour une telle peinture. Il faut voir *Requiem pour un beau sans-cœur* et bien regarder la scène où France Arbour piétine le dentier de son conjoint. Une telle explosion de sauvagerie domestique n'avait rien à envier aux frasques de son fils, le criminel incarné par Gildor Roy. Je me taperais même la série sur les supermamies de Lise Payette si elle jouait dedans. Surtout utilisée dans des rôles d'ouvrière ou de paysanne (des personnages en voie de disparition durant les années 90), France Arbour possède un registre étonnant, une vaste culture et peut jouer dans cinq ou six langues (elle a incarné une Bosniaque dans la série *Tango*). Son parcours est jalonné de films atypiques comme *Les fantômes des trois Madeleine* ou *L'homme perché*, mais elle se fait trop rare. On pourrait la comparer à Françoise Berd, qui a illuminé de sa présence quelques-uns des meilleurs films québécois des années 70. — Y.R.



Gabriel Arcand

Je ne l'ai vu qu'une fois sur scène, un choc qui résonne encore. Théâtre de la Veillée, dans *L'idiot* de Dostoïevski. Les corps y étaient en mouvement incessant, des pantins saisis de spasmes, d'épilepsie, de frissons, des enveloppes charnelles hallucinées, électrocutées. Un Gabriel Arcand *a contrario* du cinéma, comédien et metteur en scène hors norme. Au cinéma, il ne bouge presque jamais, il est à mille lieues de la gesticulation, soit-elle minime. Il ressemble plutôt à un corps tout en lumière, tout en sonorités vocales graves, comme un violoncelle dont on ne voit pas vibrer les cordes mais dont les résonances arrivent directement dans les os, dans l'estomac. Gabriel Arcand possède cette sorte d'intense introspection qui lui fait transfigurer ses personnages. Par exemple, rien de plus mélancolique et poignant que ce qu'il fait d'Ovide Plouffe, rôle assez mince du film de Carle qui l'est davantage. Grâce à Arcand, cet Ovide se hisse, en quelques secondes, au niveau d'un mythe tragique de l'intellectuel québécois. Cette lumi-

Quel exercice périlleux que de dégager quelques noms de la foison de comédiens québécois qui, à l'avant-plan ou anonymes troisièmes violons, composent aujourd'hui le visage de notre cinéma. Entre ceux que l'on voit partout à la fois, ceux que l'on ne voit pas suffisamment ou ceux que l'on ne voit plus et que l'on regrette, combien y a-t-il de comédiens dont on peut dire qu'ils sont des figures souveraines du grand écran au Québec? Mal-aimés de notre cinéma, ils sont surtout, comme nous tous, «orphelins d'une vraie cinématographie» (pour reprendre les mots cruellement justes d'Anne-Marie Cadieux). Des dizaines de présences singulières parmi lesquelles il fallait dégager nos préférences, car, faute de pouvoir être exhaustifs et exempts de tout reproche, ces choix sont ce qu'il y a de plus partial.

nosité multiforme, Arcand la fait trouver les nuits de Réjeanne Padovani, de Gina, du *Déclin de l'empire américain*; elle strie *Mémoire battante* d'Arthur Lamothe, *La ligne de chaleur* d'Hubert-Yves Rose. Et puis, comme on l'a deviné, *Post mortem* sans doute ne tiendrait pas la route sans lui. — R.L.



Carl Béchard

Une question: Olivier Asselin est-il le seul metteur en scène de cinéma à avoir remarqué ce jouissif comédien au tempérament comique indéniable? On pourrait malheureusement croire que oui! «Mordre!» dirait le Père Ubu en constatant la bourde, car c'en est une, n'en doutons pas. Le cinéma québécois, avide de succès populaire, se perd en comédies douteuses depuis quelques années déjà. Or, personne ne semble penser écrire un rôle pour Béchard (ou simplement lui en offrir un). C'est bien dommage, car cette cinématographie ne peut certainement pas se passer d'un talent semblable. Ceux qui vont au théâtre le savent (Denis Marleau, lui, le sait très bien). Ceux qui ont regardé *4 et demi*, à la télévision, le savent aussi (plus de deux millions de téléspectateurs ont vu Béchard clairement voler le show après la défection de Postigo). Et Olivier Asselin le sait, *Le siège de l'âme*

le prouve. *Wake up!* mes bons amis. — M.J.



Marc Béland

Il a mis son talent au service de quelques réalisateurs indépendants (Catherine Martin, Stéphane Laporte, Michèle Cournoyer) et travaille régulièrement pour la télévision. Il y a quelque chose de stupéfiant chez ce comédien, qui, avant de passer au théâtre, a longtemps dansé chez La La La Human Steps. Cette expérience lui a sûrement permis d'exercer un contrôle inhabituel sur son maintien et sa gestuelle. Son corps athlétique, ses yeux rieurs, son sourire avenant et ses airs de lutin lui donnent une allure rassurante, mais il y a aussi, derrière cette physionomie, quelque chose de trouble. Acteur quasi cérébral, étonnant de précision, capable de faire vibrer un texte, Marc Béland donne de l'envergure à ses personnages. On l'a vu chez Denis Marleau (*Le passage de l'Indiana*) partager la scène avec Jean-Louis Millette et Andrée Lachapelle. Dans l'inoubliable *Quartett*, de Heiner Müller, mis en scène par Brigitte Haentjens à l'Espace Go, il jouait une sorte d'aristocrate décadent, qui se livre à une effroyable joute intellectuelle et sexuelle avec sa partenaire (interprétée par Anne-Marie Cadieux). On attend que le cinéma lui ouvre enfin définitivement ses portes. — M.D.



Jean-Pierre Bergeron

Après deux réussites dans les années 70 (*Leau chaude l'eau frette* de Forcier et *Les bons débarras* de Mankiewicz), il semble disparaître dans les limbes pour revenir dans les années 90 interpréter des personnages le plus souvent antipathiques ou inquiétants. C'est au théâtre (son agent immobilier aux abois de *Glen Gary Glen Ross* est une des grandes performances des années 80) et dans les séries télé qu'on peut le voir promener sa longue silhouette empesée et sa voix unique et irremplaçable, notamment dans *Omertà* où il personnifie un vert olive de la SQ. Abonné aux rôles tertiaires, il laisse pourtant une empreinte durable là où il passe. Yves Dion l'a très bien utilisé dans *Le grand serpent du monde*, film sous-estimé où il incarne le parfait scénariste frustré, tout à fait dans le ton du film où des personnages au départ simplement originaux prennent tout à coup une dimension archétypale. Exception notable dans un parcours artistique sans faute: *Prince Lazure*, dans lequel on se demande ce qu'il venait y faire, à part toucher son chèque, la comédie légère n'étant pas vraiment son meilleur registre. Jean-Pierre Bergeron n'a pas, jusqu'à présent, donné au cinéma la pleine mesure de son talent. — Y.R.



Claude Blanchard

Issu de l'univers des cabarets et traînant avec lui une longue expérience du monde des variétés, Claude Blanchard fait partie de cette catégorie d'acteurs que leur physique prédispose à un casting très ciblé, et pas tout à fait celui du jeune premier, on s'en doute bien: truand, mafieux, entraîneur de boxe, etc. Il est pourtant capable de beaucoup de nuances, comme le démontre son rôle récent dans le film de Jean Pierre Lefebvre, *Aujourd'hui ou jamais*. Mais plus encore, ce que soulignent ses rôles récents à la télévision, notamment dans la série *Omertà*, c'est à quel point Claude Blanchard est une valeur sous-exploitée par le cinéma d'ici: sa présence à l'écran est comparable à celle d'acteurs comme Galabru ou Gabin (à la fin de sa carrière) et comme eux, il arrive à exploiter au maximum les traits qui définissent sa personnalité singulière et donne ainsi du relief et toujours beaucoup de gueule à tous les personnages qu'il est amené à incarner. On aimerait le voir plus souvent.

— P.B.

Céline Bonnier

Ou la polyvalence. Il n'y a pas de rôle type pour Céline Bonnier, il n'y a pas de personnage dont on pourrait dire qu'il